Des recrues décisives

Privé provisoirement de *VP8*, le GRS jouit maintenant d'un effectif de quinze personnes, mais rien n'est jamais acquis. C'est leur lot de défricheurs que de constamment réclamer, proposer, argumenter, convaincre.

En janvier 1947, le pharmacien chimiste Dufau Casanabe intègre le GRS pour prendre en main le développement du laboratoire. Le 15 juillet, c'est au tour du Lieutenant de Vaisseau Alinat d'enter au groupe, renforçant l'effectif des officiers du GRS. Dumas comme à son habitude le jauge sans dire mot et note : *« Sympathique, trou dans les dents de devant. Pas esthète, pas intellectuel, raffiné, semble bien. »* Alinat est très vite mis à contribution pour mettre au point un épurateur chimique pour l'air du compresseur *Junker* qui sert à gonfler les bouteilles d'air. Il n'a jamais plongé. Il est initié par Dumas, en même temps que le professeur Pierre Drach, pionnier de l'Océanographie. Tous deux atteignent 20 mètres sans difficulté. Ils effectuent toute la semaine des plongées d'apprentissage et se révèlent de très bons plongeurs. Le 10 septembre 1947, arrive le Docteur Devilla, nouveau médecin du GRS.

Plongées Profondes

Depuis que nos pionniers ont coupé le lien qui reliait les scaphandriers avec la surface, une question les préoccupe : Quelle est la profondeur maximale que peut atteindre un plongeur en scaphandre autonome respirant de l'air? Ce projet de plongée profonde est resté en suspens depuis la plongée record de Dumas à 62 mètres en octobre 1943 et celle à 70 mètres en septembre 1945.

Le GRS débute en 1947 une grande activité dans ce domaine. La première expérience à lieu le 17 juillet entre Porquerolles et la tour fondue sur un fond de 75 mètres. Un bout est immergé, une culasse de mitrailleuse en guise de gueuse. Il est gradué d'écriteaux à chaque dizaine de mètres jusqu'à 50 mètres puis gradué chaque 5 mètres jusqu'à 75 mètres. Cousteau descend le premier atteint 60 mètres et écrit une phrase à l'ébonite sur la plaque correspondante. Didi descend ensuite, lesté d'une pièce de mitrailleuse, jusqu'au fond. Il écrit son nom sur la dernière plaque marquant les 75 mètres, très à l'aise. Sa plongée n'a pas durée 5 minutes. Taillez descend à son tour, atteint les 70 mètres et, assez saoul, écrit « oui » sur la plaque. Ils sont suivis de Morandière, Pinard, Fargues Georges, qui atteignent chacun 60 mètres. Fargues descend plus vite encore que Dumas et ne ressent rien.

Le deuxième essai à lieu au large du Cap Brun par 95 mètres, la gueuse est au bout d'un bout de 90 mètres. Cousteau atteint la gueuse totalement ivre à partir de 70 mètres, il ne peut écrire la phrase convenue et se contente de signer. Didi lui succède. Il atteint 70 mètres, gagne les 90 avec méfiance, mais il se sent bien. Il trace distinctement : *« je suis un peu saoul. »* il regarde en l'air et écrit : *« je ne vois pas la surface. »* dans son journal, il notera : *« j'ai perdu la notion du temps, comme s'il y avait eu une cassure entre mon arrivée et l'instant où ayant fait ma phrase, je remonte automatiquement. Cela paraît comme un réveil. J'avais oublié. Je me suis trop fié à l'automatisme. Il ne faut, sous aucun prétexte, lâcher la conscience et se laisser aller à la paresse.»* sa remontée se passe sans problème, il fait les 15 minutes de paliers de décompression qu'imposent les 7 minutes de plongée, son ivresse se dissipe progressivement.

Le troisième à descendre est Taillez qui descend lentement, à contrecœur. A 85 mètres il écrit : *« J'ai de l'eau dans mon embout, mais ça va. »* Morandière gagne les 90 mètres et revient sans problème. A nouveau Fargues descend comme une flèche et bat les records de temps sans, dit-il, ressentir l'ivresse. Picard et Georges se limitent à 70 mètres. *« Je commence à croitre à l'effet anesthésiant de l'azote plus qu'au gaz carbonique. On en sent très bien le goût. »* Note Dumas le soir dans son journal

Quelques jours plus tard à la demande du préfet Maritime, Dumas, embarque sur un dragueur de la marine pour aller confirmer pour aller confirmer l'emplacement d'une épave crochée par un pêcheur. Un filin d'acier est envoyé au fond : il y a 93 mètres. Didi plonge avec une bi-bouteille sans lest. Il s'aide avec un gros boulon dans la main pour la descente qu'il effectue tête en bas à grand coups de palmes. Le fond est sombre, pas d'épave mais un haut de roche qui pointe.

Didi lâche le filin, nage autour de la roche mais ne voit rien. Pour attester d'avoir atteint le fond, Didi cueille une belle algue ronde, et remonte très vite, faisant un vague palier. La plongée n'a durée que quatre minutes et 40 secondes. A bord du dragueur, ils sont soufflés par la performance. Dumas à atteint un niveau d'aisance à la plongée qui force l »admiration.

C'est le matériel qui est source d'inquiétude au cours d'une plongée aux Deux Frères, Didi passe toute la plongée avec un détendeur qui produit de l'eau, n'ayant pas d'autre choix que de boire l'eau qui lui parvient. Au delà d'un certain temps, pouvant à peine respirer, il remonte et gagne la roche la plus proche, gonflé d'eau et un peu sonné.

Ci-dessus les **Deux Frères** et l'épave de **l'Arroyo** (Cap Sicié la Seyne sur mer)

MAURICE FARGUES

Première victime de la plongée autonome

Maurice Fargues (1913-1947)

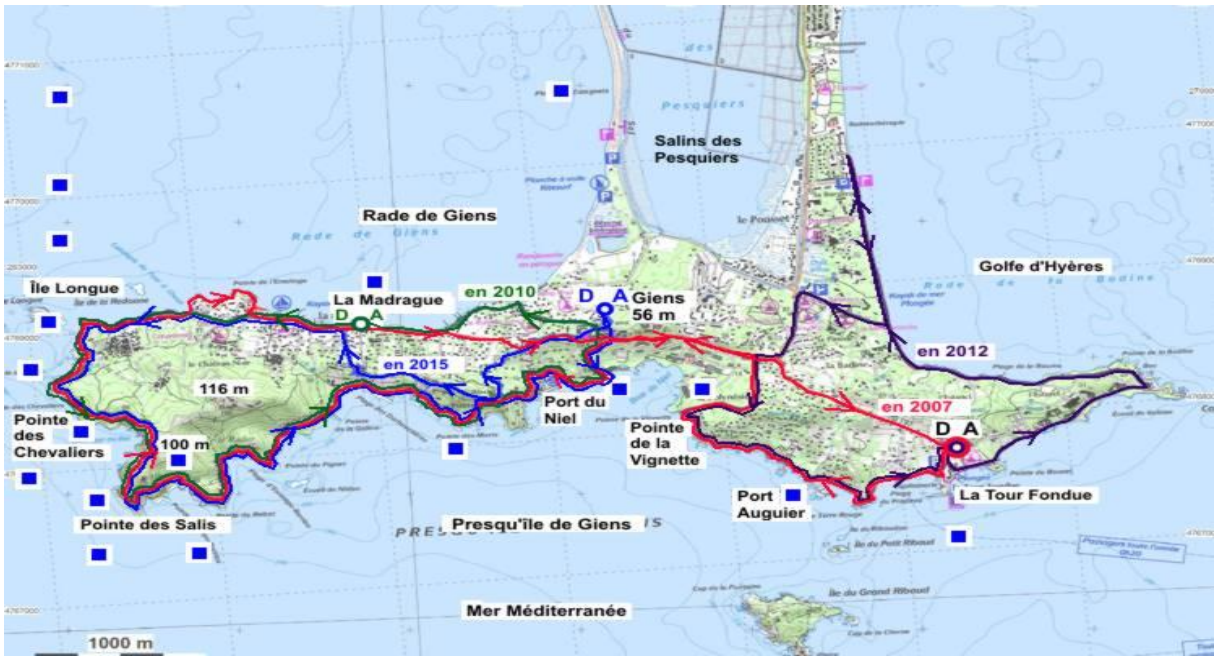
Les premières expériences de plongée profonde ont été des succès et les effets observés plutôt rassurant. La dernière expérience peut être menée. Le 16 septembre, Dumas planifie l'organisation de la plongée du lendemain : matériel te rôle de chacun. Cousteau et Taillez s'occupent de la logistique : médecin, infirmier, caisson. Ils tenteront d'aller au-delà de 60 mètres, sans toutefois dépasser 120 mètres, et pourront définir, sur l'ensemble d'une équipe, les limites pratiques d'utilisation du scaphandre autonome. L'esprit à privilégier étant de garder le contrôle de ses réactions et de bannir tout esprit de record.

Le 17 septembre, l'*Elie Monnier* et la *VP8* appareillent et mouillent au large de la presqu'île de Giens, par 130 mètres de fond.

Elie Monnier

VP8

Des mesures de sécurité exceptionnelles ont été mises en œuvre, avec la présence de médecins militaires et de caissons sur chacun des deux bateaux. Le bout de descente long de 120 mètres est lesté de deux gueuses et suspendu à proximité de l'échelle bâbord. Chaque plongeur est amarré à la ceinture par un petit bout de sécurité, filé à la demande, mais maintenue raide par le Directeur de plongée. Fargues, Pinard, Alinat, Georges, Cousteau, Taillez, descendront tour à tour dans cet ordre.



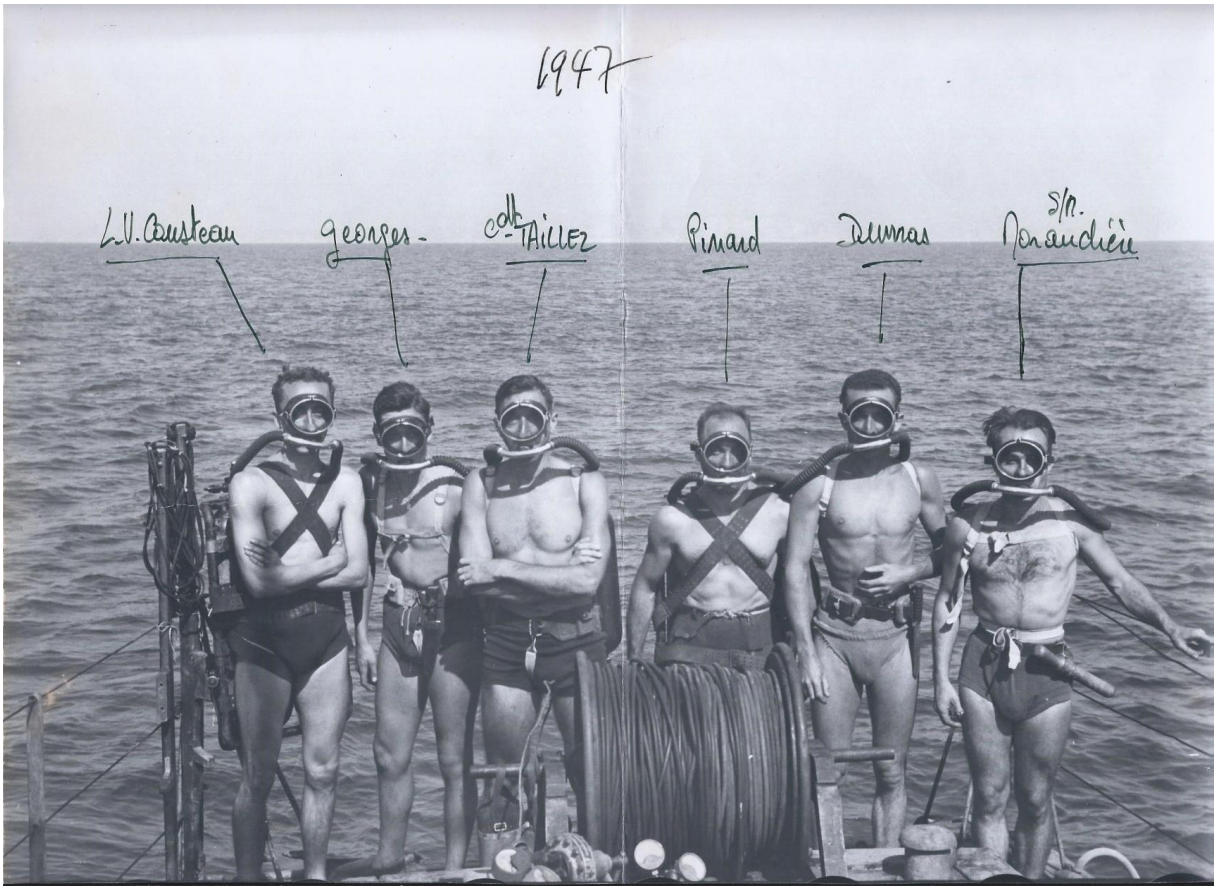
17 septembre 1947 Maurice Fargues quelques instants avant sa plongée mortelle à 120 mètres.

Frédéric Dumas tient le bout de sécurité.

A 12H50, Fargues s'équipe et se met à l'eau. Pinard se tient prêt, en plongeur de secours. Fargues remonte une première fois à l'échelle après avoir oublié son lest largable, puis une seconde fois pour fixer la sous-cutale de son sanglage. Le sentant un peu nerveux, Cousteau lui crie à voix forte : *« Fargues, surtout soyez prudent ! Ne forcez pas ! »*, auquel Fargues répond d'un geste rassurant, puis s'enfonce. Sa descente est régulière jusqu'à 100 mètres, puis plus lente jusqu'à 115 mètres. Il n'a pas mis 3 minutes. Il griffonne un paraphe sur la planchette correspondante, puis amorce une remontée. C'est ce que Dumas comprend par le signal reçu dans le bout de descente, mais il constate qu'il redescend aussitôt, cette fois à 120 mètres, où il griffonne un autre paraphe presque illisible. Sans doute perd-il connaissance à ce moment-là car Didi ne reçoit aucune réponse à ses secousses. Cousteau ordonne immédiatement la remontée à Didi, qui tire de toutes ses forces sur le bout et demande à Pinard d'aller le chercher. Celui-ci le retrouve à 60 mètres, inanimé, le masque et l'embout arrachés.
Arrivé en surface Didi et Pinard le sortent de l'eau, il est immédiatement pris en main par le corps médical à bord. Il est resté moins de 7 minutes. Cousteau lève l'ancre et met en route pour Toulon à vitesse maximale. Le caisson monoplace du bord ne permet pas de traiter de façon efficace la noyade et l'embolie. Les soins prodigués dans la foulée à l'hôpital Sainte-Anne ne suffisent pas à le sauver. A la page du 17 septembre de son journal, Didi, laconique, n'a écrit que ses trois phrases :

MERCREDI 17
Fargues est mort-je tenais la corde-il nous avait sauvé, à Vaucluse

Le lendemain, il est interrogé par les enquêteurs, lui-même s'arrache les cheveux, cherche à comprendre ce qui s'est passé, questionne les médecins, épluche le rapport d'autopsie. L'appareil de Fargues est essayé par Alinat qui ne constate rien d'anormal. Le contenu des bouteilles est analysé par Dufau Casanabe, c'est un air pur. Les causes de l'accident de Maurice Fargues sont très probablement celles d'une perte de contrôle radicale sous l'effet d'une narcose violente à 120 mètres, ayant entraîné la perte, ou le retrait de l'embout et de la lunette. Taillez conclut son rapport par ces mots : *« Sa mort, qui nous frappe avec une cruauté sans égale, ne doit pas être vaine. Il nous incombe d'en tirer les leçons et les enseignements qu'elle comporte. »*



Un espace volontaire est mis entre Taillez et Pinard pour marquer l'absence de Maurice Fargues